

La présence du corps

Le 7 janvier 1999, je reviens chez moi après une opération à la carotide gauche. Je me couche toute la journée dans un silence complet. Cela durera trois jours. Je m'aperçois que c'est le corps qui est au gouvernail et que c'est lui le maître. Que l'intelligence se trouve dans le corps. Je ne me levais que rarement pour manger, suivant en cela la suggestion subtile du corps, qui semblait plus enclin à se guérir qu'à se nourrir. Je ne vivais qu'au niveau du senti sans être envahi par les pensées.

L'émergence de la pensée

Le deuxième jour, une pensée a émergé, suggérée apparemment par ce que vivait le corps. C'était la pensée suivante : " la guérison est spontanée, ne dépendant pas de ma volonté ou de mon effort ". Pensée qui tout au long du jour a entraîné à la queue trois autres pensées connexes. Ensemble elles formaient une unité :

Toute croissance est spontanée.

Toute guérison est de l'auto-guérison.

Tout éveil vient de lui-même – comme la croissance et la guérison.

Tout bonheur est innocent – non causé, non pensé."

L'enchaînement des pensées

Cette suite de pensées a suggéré les corollaires suivants :

On ne peut ni obtenir ni atteindre la croissance, la guérison, l'éveil pas plus qu'on ne peut atteindre on acquérir la spontanéité, la créativité, l'amour ou la joie. Ces idées m'ont visité et soutenu pendant environ un mois, engageant l'esprit dans les développements qui suivent :

-- Le corps se guérit sans que je sache comment : il n'a pas besoin de ma connaissance pour opérer ce que du reste je ne saurais jamais accomplir.

-- Même chose pour la croissance. Aujourd'hui encore je ne me rends pas compte de la croissance des cheveux ou des ongles ou même de la guérison d'une coupure au doigt. Un jour arrive et soudain je prends conscience d'une chose faite, d'un **fait** justement : la croissance a eu lieu, sans ma surveillance, mon contrôle ou ma mental analytique. Le corps agit même lorsque l'esprit est absent ou inconscient.

– La créativité et l'amour viennent toujours sans que l'on sache comment ni pourquoi, on ne peut par conséquent les faire venir. C'est cela que je veux dire par l'expression " le bonheur est innocent " : on ne peut à la fois être heureux et le savoir ou y porter attention. Il y faut un " je ne sais pas ", un silence d'esprit, une absence, une certaine ignorance. Un respect du sacré en nous.

– Si je savais comment toutes ces choses se font, elles ne se réaliseraient pas davantage, mais probablement

moins et peut-être pas du tout.

– En ce qui regarde l'éveil du cœur ou de l'âme – le rattachement à une intelligence en nous qui dépasse le mental analytique – ce serait la même chose : **ce qui s'occupe de la croissance du corps s'occupe également de la croissance de l'âme**. Or, cette croissance agit toujours *incognito* et n'a pas besoin de notre attention pour fonctionner.

– En effet, tout cela se produit sans que l'on sache comment, ni quand, ni pourquoi, et ne se fait pas si nos concepts, attentes et scénarios en bloquent le courant spontané.

CET ÉCRIT NE TRANSMET PAS L'EXPÉRIENCE QUE J'AI VÉCUE

Du vécu au pensé

Or, on ne peut parler de ces processus sans les dénaturer. (J'en ai déjà glissé un mot lorsque nous parlions du rêve.) Autrement dit, on ne peut exprimer le vécu par le pensé. Ici, la parole/pensée est de trop, ou tellement insuffisante qu'elle dégrade et défigure le vécu. En effet, comment exprimer nos sentiments profonds – tristesse, joie, passion, désir, solitude? Plus nos sentiments sont profonds vis-à-vis de quelqu'un, moins on peut en parler. Même dire " je l'aime " apparaît d'une telle pauvreté, d'une telle platitude – comme une chose si générale, si usée, si vidée. Alors que l'amour ou la peine que je vis en ce moment ne peut rentrer dans l'état des phrases toutes faites ou du vocabulaire déjà consacré. Ils sont **uniques**. Ce que l'on vit est toujours unique, et comment transmettre l'unique par un langage appartenant à tout le monde? Comment réduire à des lignes de mots un contenu qui défie par son épaisseur toute réduction?

Pourtant, ce que j'ai vécu pendant mes trois jours de solitude et de silence, est loin d'être mon expérience la plus profonde ou d'être la plus importante que l'humain puisse connaître. Et cependant, même cette modeste descente intérieure résiste à l'expression. Car j'ai vécu quelque chose, je ne l'ai pas tout d'abord pensé. Quelque chose est venu avant la pensée, quelque chose qui appartient tout d'abord et probablement tout à fait, au corps. C'est ensuite parce que la pensée est venue, que je me suis aperçu qu'elle ne traduisait pas le vécu, qu'elle créait un décalage, ne faisait que résumer l'événement.

L'excès des écrits " spirituels "

Étant donné que le vécu ne peut être pensé ni traduit par la pensée ou la parole, je crois qu'il y a vraiment trop d'écrits racontant des visions, des transformations d'amateurs, des extases et des conversions miraculeuses, c'est-à-dire un supposé vécu. Or, ce qui appartient au silence d'avant la pensée (c'est-à-dire au senti/vécu), ne peut être livré sans être profané, délavé, vidé. Et cela est ainsi non parce que nos paroles sont inadéquates mais parce que cela est d'un autre niveau, d'une réalité inatteignable par la pensée (et donc la parole).

Voilà pour moi le domaine du sacré. Dès que l'on croit l'exprimer, on le viole, on le profane. On en fait une chose, un objet séparé du reste, comme on a fait de la sexualité qui a perdu son sens une fois perçue comme chose séparée de toute la personne, dévoilée, dépliée au vu et au su de tout le monde. Fouiller dans la vie privée pour en extraire les actes sexuels c'est profaner la personne que l'on livre aux passions du public, et du même coup c'est pour le *paparazzi* qui fait cela, un acte dégradant. Cela fait perdre tout le sens du sacré que contient la vie. Mais ce n'est jamais le sexe qui est honteux, c'est la façon dont on le dénature en le réduisant à une activité coupée de l'ensemble du vécu. Or, il est plus

facile que jamais de tout profaner aujourd'hui, maintenant que la permissivité, les droits illimités de l'individu et le manque de respect pour **l'inconnaissable** et **l'innommé** s'étalent à la vue de tous.

Le domaine " spirituel " : un abus de langage

Dans les processus profonds de transformation, on prétend souvent y être pour quelque chose, du fait que l'on comprend intellectuellement le langage des supposés " sages " qui en parlent. Mais c'est ici que l'on se rend compte que le monde " spirituel " est en grande partie un abus de langage, même un leurre. Et c'est ce langage même utilisé par les " spirituels " qui contient l'illusion que l'on peut transmettre le vécu, alors que **c'est ce qui est pensé et non ce qui est vécu, qui est toujours transmis**. Mais à cause de ce malentendu profond et fort répandu, le pensé et le dit finissent par remplacer le vécu. (Il est d'autant plus facile de parler de " spirituel " que l'on a pas à le vivre pour en parler!)

" Si vous avez un gourou, vous ne vous connaissez pas. "

Richard Verreault, M.D.

Les disciples lisent les écrits de leur maître, croyant que ceux-ci contiennent son vécu, alors qu'ils ne contiennent bien sûr que sa pensée. Or, comme celle-ci est facile à comprendre, le disciple croit vivre ce qu'il comprend, alors qu'il ne fait que le penser. **Et pour le lecteur, seul compte le vécu – le vécu de celui qui lit, non de celui qui écrit**. Le fait de vivre

accroché, soumis, identifié à ces paroles empêche le disciple de trouver son chemin individuel, d'être fidèle à lui-même, d'entrer en contact avec son propre destin. Maintenant qu'il connaît la pensée du maître et croit vivre aussi sa vie, il sera empêché de se connaître lui-même – ses faiblesses, ses expériences, ses fuites, ses peurs et ses désirs, ce parcours qui lui est propre et que son maître ne peut vivre pour lui, ni même lui montrer comment y parvenir. (La connaissance de soi, l'autonomie intérieure sont un chemin que l'on ne parcourt que seul.)

Le disciple apprend ainsi à **imiter** quelqu'un d'autre, il reste dépendant, à un point qu'il ne saurait reconnaître, puisqu'il est envoûté. Il ne s'est pas mis au monde : il reste dans le sein du maître, accroché à lui.

Un jour, sans doute après avoir nagé pendant longtemps dans les eaux dites " spirituelles ", on reconnaîtra que ce monde-là n'existe pas en soi, qu'il est fabriqué par la projection mentale, et doré de tous les fantasmes, désirs et attentes du disciple. (C'est encore, comme la sexualité de tout à l'heure, une chose que l'on a séparé de l'ensemble de soi et de la vie, c'est-à-dire profanée.) Car il s'agit bien d'une **relation** avec les choses, une qualité de rapport qui se crée entre les parties de nous-même, entre les personnes et la vie. C'est la vie vécue avec une conscience aiguë de tous ses rapports et aspects – corps, sensation, sexualité, sentiment profond, émotivité de surface, pensée, aspiration, croyance, attache, peur et colère – sans en rejeter, mépriser ou favoriser aucun. C'est l'unité retrouvée : l'autonomie.

C'est donc toujours par rapport à la vie – au vécu – que l'adjectif " spirituel " prend son sens. Aussi convient-il de dire que **ce qui n'est pas vécu ne peut jamais appartenir au " spirituel " – c'est du bois mort, de l'emprunté, de l'ersatz**. Un concept sans vie.

Il convient également de répéter que cette qualité de connaissance ou de regard n'existe que par rapport

à des situations, des tranches de vie complètement incarnée – travail, affaires, affection, famille, éducation. Par exemple, on pourrait parler d'éducation " spirituelle ", ce qui supposerait que le substantif " éducation " **existe** tout d'abord, avant qu'il puisse être affublé de l'adjectif " spirituelle ". C'est le substantif qui donne au qualificatif sa valeur et sa raison d'être. C'est le vécu/senti qui donne, qui permet à la relation tout-englobante d'être incarnée, concrète, réaliste et quotidienne.

C'est la vie vécue qui compte et c'est elle qui garantit que l'éclairage fourni par la connaissance de toutes les couches de son être ne nous éloignera pas du vécu quotidien et ne dévalorisera jamais celle-ci. Au contraire, cet éclairage que fournit l'intelligence du corps donne enfin au présent quotidien toute sa dimension. Ainsi l'amour, l'argent, l'engagement social, la sexualité, le plaisir, la famille, les arts et les sports font tous partie du VÉCU et appartiennent par conséquent à la vie " spirituelle ".

L'intelligence cachée

Nous sommes conscients de certaines choses et pouvons analyser autant qu'accumuler une somme énorme de phénomènes, d'expériences et de données objectives passées ou présentes. Pourtant, le conscient demeure une banquise baignant dans une mer de non-conscient, c'est-à-dire dans un champ de conscience inaccessible au cerveau analytique. Les philosophes les plus avertis d'aujourd'hui disent même que 90 % de la pensée est inconsciente.

Mais le mot " inconscient " a pris une tangente négative avec Freud, corrigée ensuite par son assistant Jung. Le préfixe " in " exprimait le mépris du psychanalyste pour ce cloaque infect d'instincts bestiaux, tout comme l'anthropologue Lévy-Bruhl a rendu célèbre la méprisante expression " les primitifs " appliquée aux civilisations mal connues de l'Afrique et des îles. L'esprit occidental croyait déjà que grâce à sa raison et sa science, il connaîtrait toutes choses connaissables et que tout ce qui n'était pas encore expliqué le serait un jour. C'est ainsi qu'il n'y avait pour les positivistes de l'époque rien qui soit inconnaissable dans l'Homme, et la connaissance de l'inconscient était la première preuve que rien de résisterait à la puissance de l'esprit analytique.

Mais nous savons maintenant qu'ils se sont mis le doigt dans l'œil. Car l'humain ne peut être compris de l'extérieur et la connaissance que chacun a de lui-même échappe complètement à la prise scientifique. À ce sujet, la science quantique nous en a beaucoup appris en nous démontrant que toute connaissance scientifique est incertaine et qu'elle n'est jamais complètement objective ni détachée puisqu'il n'est pas possible de connaître sans participer à la chose connue. (C'est cette science qui a commencé à rétablir la plausibilité d'une dimension sacrée des choses, éventée par le positivisme passé.)

En fait, l'humain ne peut être analysé dans son entier ni dans toutes ses couches, du seul fait que ce tout contient l'esprit qui est justement ce qui effectue l'analyse. (Et comment le feu pourrait-il se brûler lui-même?) Même le cerveau est loin d'être compris. L'origine de la vie non plus n'est pas encore connue. On ne sait même pas ce qu'est la vie dans son essence : on ne connaît que les **vivants**, c'est-à-dire des manifestations de la vie, des témoins aussi incontestables que muets. On ne sait comment on fait pour penser, pourtant c'est bien cela que Freud et ses compères faisaient sans en reconnaître la source, le pourquoi ou le comment. On ignore également comment le corps fait pour que le cœur batte, que les poumons respirent, que la circulation se poursuive même pendant le sommeil (que l'on ne comprend pas non plus). On ne sait même pas comment on fait pour poser un geste aussi simple que lever le bras – et pourtant on le fait. Le cerveau est déjà en action depuis plusieurs années avant que l'on ne s'aperçoive de son existence et plus tard, de son fonctionnement. (Si l'on dit que c'est

simplement la Nature qui fait tout cela, c'est énoncer une tautologie qui n'explique rien. C'est comme si l'on disait que " celui qui a créé tout cela c'est le créateur " (la définition justement de " celui qui crée "). Et comme la Nature, c'est ce qui naît spontanément, cela n'avance à rien de dire que " tout ce qui naît ou se fait spontanément est dû au fait que cela agit spontanément " !)

Or, quelque chose dans l'organisme humain semblait connaître le rôle et la nécessité du cerveau bien avant que l'on n'en soit devenu conscient. Non seulement l'intelligence du corps (le vécu/senti) dépasse de beaucoup la force de la pensée, mais celle-ci semble avoir été prévue par le cerveau lui-même qui devait ensuite en être analysée.

En fait, si l'intellect humain est si brillant, comment se fait-il qu'il ne comprenne pas le cerveau qui lui permet de l'être? Et si l'on ne peut même pas le comprendre ou l'expliquer, comment croire que la pensée analytique aurait pu le produire? Mais tous ces culs-de-sac demeurent inavoués, étant considérés comme *tabou* par la science, dont on ne veut jamais laisser paraître les limites. (La position de la science consiste essentiellement à dire qu'il n'y a pas de mystère incompréhensible, qu'un jour tout sera clair comme de l'eau de roche, et que ce qui demeurera irrémédiablement obscur c'est l'inexistant ou l'imaginé, comme cette idée d'une intelligence ou d'une sagesse inaccessible à la pensée analytique.)

Et pourtant, pas de science sans un cerveau préalable. Alors que le contraire – pas de cerveau sans science – n'est pas vrai, puisque le cerveau existait bien avant la science, celle-ci étant du reste une conquête fort récente. Même à la naissance, le cerveau existe, croît, se forme, de sorte qu'à un certain moment apparaissent la pensée, la parole, puis l'abstraction, les sciences – dont la biologie et la neurologie qui étudieront le cerveau. Donc chacun de nous était vivant dans un corps avant de savoir penser ou parler! Le vécu précède et englobe tout l'être de sa sagesse, bien avant qu'il soit possible d'en parler. La science n'a aucune prise sur la séquence des événements qui ont permis son arrivée :

1. la vie,
2. la vie organique (le corps contenant/produisant le cerveau),
3. la pensée émergeant du cerveau (une fois celui-ci bien formé),
4. et finalement, la pensée fragmentaire qui à son tour va analyser ce cerveau qui la dépasse complètement!

L'organisme humain serait donc plus intelligent que le cerveau qu'il nourrit et fait pousser en son sein, qu'il forme ensuite de façon à ce que ce cerveau puisse un jour s'étudier lui-même au moyen de la pensée. Il m'apparaît donc évident qu'il y a en nous beaucoup d'inconnu et encore plus d'inconnaissable. La conscience est une banquise à 90 % inconsciente.

L'exploration intuitive

Ce qui va suivre n'est évidemment pas scientifique, c'est-à-dire démontrable ou prouvable. Mais cela ne peut-il pas être intelligent quand même, s'il y a une autre forme de vérification? Car ce que je dis ici, on peut l'intuitionner, le pressentir et l'expérimenter. Du reste, on ne peut non plus prouver que l'on

souffre d'une peine intérieure, mais cette situation n'en diminue pas l'intensité!

Premier pressentiment

Je me permets donc d'affirmer, à partir de mon expérience, que le vécu profond – senti et non pensé – ne peut être transmis par des mots. Même si cette journée que je vis était enregistrée, filmée, racontée, elle ne serait jamais traduite adéquatement et les innombrables couches, toutes dimensions confondues, ne pourraient jamais être réduites à des mots enlignés comme un mille-pattes en mouvement.

Déjà au niveau de l'embryon, la vie en nous contient des mémoires minérales, animales et végétales. Elle contient également les empreintes immémoriales de la race humaine, dans un temps toujours présent, suspendu comme un immense aquarium dans l'espace.

Deuxième pressentiment

Je sens qu'il y a en moi toute une intelligence qui précède le mental, qui fonctionne indépendamment de celui-ci et qui le dépasse sans lui être étrangère ou séparée. Cette intelligence est le corps lui-même qu'elle engendre tout en s'en occupant, un peu comme la mère enceinte s'occuperait de son enfant. Elle veille sur lui durant le sommeil – c'est là que sa présence est la plus évidente – puisque le cœur y bat, les poumons respirent, la circulation se poursuit, la mutation des cellules continue ainsi que la croissance et la guérison physique. Et pourtant, pendant ce sommeil, je n'y suis pour rien, je n'y suis même pas du tout : ma volonté, mon esprit d'analyse (ma raison), mon discernement, ma conscience d'être quelqu'un sont totalement absents. Il est clair qu'ici l'intelligence de l'organisme n'a guère besoin du mental analytique pour fonctionner (ce qu'elle fait même mieux que pendant l'état de veille).

Troisième pressentiment

L'intelligence de l'organisme – lorsque je lui fais confiance – m'indique ce qui est bon ou nocif pour le corps, elle intuitionne des solutions, fait pressentir des événements, rend sensible et vigilant à la présence de personnes nuisibles ou malhonnêtes. Elle est douée de cette saisie d'ensembles immédiate, globale mais également inexplicable, c'est-à-dire de cette perception qui intuitionne des réponses, des inventions et des trouvailles. Il y a toute une mer de conscience en moi, dont je ne saurais toucher le fond. Une profondeur que je ne pourrais connaître, non parce que la sonde de l'esprit serait trop peu sensible, mais parce que cette réalité n'est pas un objet en dehors de moi que je pourrais connaître comme une chose détachée. Je ne peux jamais l'isoler : c'est toujours un peu moi. Si bien que je ne crois pas pouvoir jamais me connaître entièrement, du fait que mon mental ne comprend que des morceaux, et que la totalité inclut même mon mental (qui n'est lui-même qu'un morceau parmi d'autres).

Il y a le sentiment d'être porté par la vie comme par un courant qui me précède, d'être relié à ce qui précède, d'y être même présent, tout comme à ce courant qui me porte actuellement. Il y a la conviction que le corps seul est né (du corps de la mère) et qu'il y a une conscience en moi qui ne peut imaginer être hors de la vie – mais toujours **en vie**, selon la merveilleuse expression – et qui sait inexplicablement qu'elle n'est pas née et ne peut mourir, alors que le corps est déjà depuis longtemps happé par l'entropie.

Il est sûr qu'arrivé à ce point, l'orgueil du mental analytique perd pied. Lui qui n'accepte pas qu'il y ait des choses inexplicables (il en fait un dogme préalable) et dont il fait lui-même partie, refuse

d'admettre que ce qu'il nomme l'inconscient soit en réalité le plus-que-conscient, la surconscience en quelque sorte, la conscience englobante qui comprend le cerveau (en tous les sens du mot, puisqu'elle le produit), présidant à la formation et à la naissance celui-ci, tout en demeurant pour longtemps sinon pour toute la vie de l'individu, une réalité inconnue, même niée ou simplement ignorée (surtout par les savants qui pourtant s'en servent plus que les autres, par exemple dans l'intuition d'une hypothèse).

Quatrième pressentiment

Reprenons le tout. Ce champ d'intelligence (semblable au champ quantique dont n'apparaît que le corps perceptible), qui comprend le corps et le maintient en vie, est inconnaissable, inexplicable, intransmissible par la parole ou la pensée. Cela est inconnaissable parce non-séparé de moi, mais moi-même, dans mon sous-bassement. C'est ce que j'ai nommé le sacré, mais qui n'a en réalité pas de nom. On pourrait bien l'appeler le sans-nom, lionnommé ou l'innommable, l'invisible ou l'absent. Mais ce qui est clair, c'est que ce n'est pas une chose ni une personne. C'est plutôt l'envers des choses, leur concavité pour ainsi dire, comme le creux d'un moule, le vide qui est gros de toutes les possibilités. (Ce ne peut être une personne, parce qu'elle est toujours perçue et se perçoit toujours comme séparée du tout. Ce ne peut donc pas être un personnage mythique comme Jésus ou Krishna, puisque c'est alors quitter la totalité englobante du sacré. En somme, il sacré ne peut être personnel.)

Or, au regard du mental analytique, la dimension sacrée appelée ici intelligence du corps apparaît comme une non-connaissance. Cette intelligence demeure toujours secrète tout en étant présente dans tout l'organisme. L'idée qu'elle nous apparaisse comme une in-connaissance, est connue depuis très longtemps. Cela remonte aux anciens Chinois et aux Indiens, et se retrouve également chez Héraclite, le Grec. Au 14^e siècle, un livre intitulé *Le nuage d'inconnaissance* parlait de cette impossibilité d'atteindre ce qui en nous est primordial, impensable, trop près pour être perçu, trop semblable à nous pour en être distinct. Un nuage nous empêcherait ainsi de voir le soleil. Le mental analytique serait ici aveugle. Il ne doit pas y mettre le nez. Cela fonctionne spontanément et tout ce qui en nous fonctionne spontanément – pouls, digestion, instincts, capacité de guérir, croissance, intuition, amour, créativité, admiration – semble animé ou inspiré par cette intelligence, semble même être celle-ci. En effet, cet ensemble de réalités c'est finalement nous-même.

Très souvent dans ma vie, j'ai posé des gestes que je ne comprenais pas ou pris des décisions sans en connaître toutes les données, et même actuellement je ne saurais comprendre pourquoi j'ai agi ainsi. Mais c'est comme si le sens de tout ce courant de vie n'émergeait qu'après coup, comme si j'étais à un certain niveau conduit aveuglément (je n'y vois pas mais quelque chose semble y voir clair), que tout finit par entrer dans une totalité qui tout en demeurant inexplicable et incompréhensible, se gonfle de sens à mesure que cela se déploie. Mais je m'aperçois aussi que si je ne fais pas confiance à cette sagesse mais que je préfère écouter le mental analytique et linéaire, celle-ci s'obscurcit, s'embue, **s'ennuage**.

Dernier pressentiment

Finalement, ce champ d'intelligence m'apparaît inséparable de moi, de mon organisme, de la totalité de cette vie. Et pourquoi? Parce **ce n'est pas une réalité transcendante**, c'est-à-dire un au-delà, coupé de nous. C'est même le contraire du transcendant (auquel on associe habituellement le monde " spirituel " en le considérant comme ailleurs et en-haut). En effet, ce n'est pas le divin conçu comme un autre ou le tout-autre, comme l'*outsider*, l'exclu de la vie corporelle, émotive et mentale (qui elle est perçue comme négative et inférieure). Il y a eu confusion : **cette intelligence inconnaissable n'est que la**

partie submergée de la banquise de l'être, c'est le nous-même imperceptible au langage et à la pensée, le silence qui subsiste même lorsqu'il y a parole et qui demeure inséparable de celle-ci.

Toute parole aussi est une banquise, comme toute émotion, comme tout regard. Tout cela se fait comme si ce n'était pas moi, et pourtant c'est en même temps moi, le moi qui ne se regarde pas mais vit de spontanéité.

Cela ne peut être connu ou trouvé par l'effort, cela émerge et se révèle lorsqu'on a reconnu qu'on ne peut l'atteindre. On ne peut s'atteindre ni se connaître à fond. À cause de quoi on ne peut non plus connaître ni atteindre complètement un autre. Et à cause de cela également, on ne peut tout savoir sur soi (encore moins sur autrui), non parce que c'est indécent ou défendu, mais parce que ce que l'on vit de plus profond est incompréhensible au plan des apparences. Cela parle dans une langue inconnue et il n'est pas possible de lui trouver de traducteur ou d'interprète. Comme le disait le philosophe Wittgenstein : " Ce que l'on ne peut exprimer, il vaut mieux le taire. "

Justement, il est dommage qu'il faille employer tant de mots pour dire que l'essentiel en nous est inexprimable. Mais je me devais d'attirer l'attention sur ces questions, pour dissiper les malentendus qui y règnent et surtout pour faire voir que le domaine dit " sacré " est quelque chose qu'il vaut mieux laisser tranquille, une fois que l'on a compris qu'il ne peut qu'être profané par nous.

Placide GABOURY

*La fidélité à soi :
Avoir le courage de penser et d'agir par soi-même,
Éd. Quebecor,
automne 1999.*